

Dimanche 22 février 2026
Pasteur proposant Darius Giura
PRÉDICATION
Matthieu 4 : 1-11

Le récit de la tentation de Jésus s'inscrit immédiatement après son baptême dans le Jourdain par Jean-Baptiste. Au chapitre juste avant le nôtre, l'Esprit saint descend sur Jésus sous la forme d'une colombe et une voix se fait entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en lui j'ai mis toute ma joie ». Jésus reçoit cette parole fondatrice de la part du père qui le situe comme Fils et au fond ce récit de la tentation dans le désert que va Jésus faire de cette parole ? Comment va-t-il l'habiter, la traduire et la mettre en œuvre lorsqu'elle rencontre l'épreuve du désert ? Jésus est tenté par le diable, et ce texte est précieux parce que les tentations qui y sont mises en scène traversent tout le ministère de Jésus. Tout au long de sa vie publique, Jésus sera confronté aux mêmes tensions qu'ici et pour comprendre ce qui se joue dans son ministère, il faut donc entrer dans ce récit.

Il y a 3 tentations dans ce texte et l'ordre des tentations n'a pas vraiment d'importance, parlons d'abord par exemple de la tentation de la toute-puissance : "Le diable emmena Jésus encore sur une montagne très haute, lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire, et lui dit : Je te donnerai tout cela si tu tombes à mes pieds pour te prosterner devant moi. "

C'est alléchant quand même comme tentation, la tentation de la toute-puissance, celle d'un pouvoir sans limites. Imaginez la promesse d'un monde où on peut être patron sur tout, où on peut tout contrôler... ça résonne fortement avec notre temps. Comment entendre ce texte alors que, sous nos yeux, des volontés de domination s'expriment de manière toujours plus décomplexée ? Comment ne pas penser à ces logiques de pouvoir pour lesquelles plus aucune frontière ne semble compter, plus aucune règle ne paraît devoir s'imposer ?

L'humain ne veut que ça en fait, le désir de toute puissance, de tout posséder. Et en entendant cette offre que le diable fait à Jésus, comment ne pas penser à ces hommes qui parlent des territoires et des pays comme des jouets à s'échanger ? Comment ne pas penser à ces dirigeants qui ont juste des ordres à donner pour s'accaparer, pour tuer, conquérir, pour soumettre ?

C'est un texte qui a été écrit il y a 2000 ans, mais il parle d'actualité. " Homère est nouveau ce matin et rien n'est peut-être aussi vieux que le journal d'aujourd'hui".

L'homme est habité par le désir de toute puissance, de gloire.

Et au fond, il n'y a peut-être là rien de radicalement nouveau là-dedans. Cette tentation de toute-puissance traverse l'histoire humaine depuis ses origines. L'humain est habité par ce désir de s'augmenter, de dépasser les limites.

Et peut-être que ce récit de tentation de Jésus est à mettre en écho avec un autre récit de tentation, celui d'Adam. Adam a presque tout dans le jardin de Dieu, tout sauf une chose, il a une limite, l'arbre de la connaissance. Et malgré tout, il succombe au désir de dépasser la limite. Adam a échoué là où Jésus plus tard a réussi, peut-être parce que Adam était un homme qui voulait tant être Dieu, alors que Jésus est le fils de Dieu qui n'a jamais voulu être qu'un homme.

Nous avons rappelé la semaine dernière ce moment où Jésus lave les pieds de ses disciples, et nous avons souligné que la royauté de Jésus s'inscrit dans le service.

Sa manière d'exercer l'autorité passe par l'abaissement, par le geste offert, par une présence qui se met au niveau de l'autre. Dans le récit des tentations, Jésus refuse également l'offre du diable qui lui promet la possession et la domination. Nous retrouvons ici une logique constante de l'Évangile qui veut que celui qui s'est abaissé a été élevé, quand celui qui voulait s'élever a été.

Cette dynamique permet aussi de comprendre ce que l'on peut appeler la tentation de la démonstration religieuse, ou de la séduction religieuse. Au verset 5, le diable conduit Jésus au sommet du Temple et l'invite à se jeter dans le vide, en s'appuyant sur l'Écriture

elle-même. Le geste proposé serait spectaculaire, visible de tous, immédiatement convaincant. Il donnerait à voir, sans discussion possible, que Jésus est bien le Fils de Dieu.

Et au fond ici il y a deux tentations. Il y a d'abord une tentation filiale. La formule « si tu es Fils de Dieu » invite Jésus à établir sa filiation par un acte visible, mesurable, incontestable. La relation au Père devient alors quelque chose qu'il faudrait exhiber, confirmer, rendre évidente aux yeux des autres.

Il y a aussi la tentation de la séduction religieuse, ou de l'exploit, celle d'une foi attirée par ce qui impressionne, par le signe éclatant, par l'évidence immédiate. Jésus refuse cette logique. Il ne cherche pas à être suivi parce qu'il fascine, mais parce que sa parole est entendue.

Tout au long de l'Évangile, cette tension traverse la relation entre Jésus et les foules. Beaucoup cherchent les signes, les miracles, ce qui impressionne ou soulage immédiatement, alors que Jésus appelle à entendre ce qu'il annonce et à entrer dans un chemin de transformation plus profond. Cette tentation de la séduction religieuse marque ainsi un conflit durable dans le récit évangélique : celui entre une foi attirée par le prodige et une foi qui se laisse travailler par la parole.

On peut enfin évoquer la première tentation, celle du pain. Jésus a faim. Il a jeûné quarante jours. Le diable l'invite simplement à répondre à ce besoin immédiat, à transformer les pierres en pain, à apaiser cette faim qui le traverse. Jésus ne le fait pas. Et l'on peut se demander si, à cet endroit précis, quelque chose de plus profond est en jeu.

Et si cette faim devait rester vivante ? Et si Dieu n'attendait pas que toute faim soit comblée ? Rassurez-vous, quand on dit cela, on parle pas de la faim du corps, mangez comme vous l'entendez. Mais on peut être en manque ou en faim de plein de choses. L'image de la faim évoque vraiment plein d'univers.

Nous avons souvent l'impression que Dieu est un Dieu qui comble le manque, alors que c'est plutôt un Dieu qui habite le manque. N'avez vous jamais entendu ces discours, si vous manquez de quelque chose, demandez le à Dieu et vous l'aurez. Comme si Dieu était un Dieu qui nous laisserait jamais manquer de quelque chose...

Et si Dieu avait besoin de notre faim ? Et si Dieu avait besoin que nous gardions vivante une faim, faim de Dieu, faim de notre prochain, une faim de justice. Peut être que Dieu nous veut devant lui non pas comme des êtres rassasiés, car celui qui est rassasié n'a pas besoin des autres, n'a pas besoin de Dieu et au contraire il voudrait

que nous soyons des hommes et des femmes de faim et de soif de justice, de prochain et de paix.

Dans l'évangile de Luc on retrouve plusieurs paraboles du riche et du pauvre. Au fond le riche c'est une image pour représenter celui qui est comblé, qui ne manque de rien et donc qui est tourné que vers lui même. Alors que l'image du pauvre sert souvent à Luc de représenter le mendiant, donc celui qui est tendu vers son prochain, parce qu'il est dans la nécessité de se tourner vers l'autre.

Alors on changerait peut-être de perspective sur la vie parce qu'actuellement nous pensons toujours à combler notre faim, mais au contraire la question qui nous habiterait serait non pas comment combler notre faim, mais comment garder sa faim vivante.

Jésus, dans le désert, choisit de ne pas éteindre sa faim trop vite. Alors, dans ce temps de Carême, que les protestants ont souvent regardé avec distance et que nous comprenons plutôt comme un temps de préparation, un temps où chacun fait un travail sur soi comme il l'entend, une question peut nous être adressée : de quoi ai-je faim ?

Et si le chemin proposé n'était pas celui du rassasiement, mais celui d'une faim gardée vivante ? Une faim qui nous empêche de nous suffire à nous-mêmes. Une faim qui nous met en mouvement. Une faim qui nous tient ouverts, disponibles, en relation. C'est peut-être là que commence une foi qui fait vivre. Toute puissance, faim, manque.